

« Contrer le Réel »

Quelques références aux avancées de Jacques Lacan sont indispensables pour éclairer le choix de ce titre.

Pour l'analyste, qu'en est-il de cette « mission » de « contrer le Réel » ?

En 1974, dans *La Troisième*¹, Lacan met l'accent sur la disparité des positions de l'analyste (en place de sujet supposé savoir) et de l'analysant (celui qui énonce en s'adressant au sujet supposé savoir, lui dévoilant son symptôme et le Réel dans lequel il se débat), véritable moteur du dispositif du transfert. Il précise : « **un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant** », non pas à l'analyste, mais « **au couple analysant-analyste** ». Poursuivant sa réflexion, il ajoute cette phrase qui m'a saisi et qui sera l'objet principal de mon élaboration : « Le piquant de tout ça, c'est que ce soit le Réel dont dépend l'analyste dans les années qui viennent, et pas le contraire. **C'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du Réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer. Malgré tout, le Réel pourrait bien prendre le mors aux dents, surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique** ».

Lacan nous interpelle d'abord sur la position et la responsabilité du psychanalyste dans le transfert sur le plan de la psychanalyse en intension. Puis, il passe à la psychanalyse en extension, à sa transmission par le biais du discours psychanalytique inscrit dans la mise en circulation des discours. Quand Lacan emploie ce terme « contrer », il est clair qu'il se réfère à ce que je qualifierai le Réel dans le social ambiant, à son évolution, aux progrès de la science qui le feraient s'emballer. C'est bien sur ce Réel qu'il met l'accent. Il ajoute alors que c'est au psychanalyste que revient la « mission de le contrer ». Quel est alors le message que Lacan délivre aux psychanalystes ? De quelle « mission » parle-t-il ? Pourquoi ce terme « contrer » ?

Il est déjà bien délicat d'évoquer le Réel. Il n'est pas tout, nous ne pouvons l'appréhender que par des bouts de Réel (*La Troisième*). Ce qui le caractérise est qu'il nous échappe fondamentalement. Il ne s'agit pas d'une entité. Faire allusion au Réel social, à son « avènement » ne va pas de soi. J'entends que tout avènement lié aux changements, voire aux mutations sociétales, passe avant tout par le filtre d'une subjectivité individuelle et donc par un Réel propre à chaque *parlêtre*. Si bien que « contrer le Réel », qui plus est le Réel dans le social, est quelque chose d'énigmatique, renvoyant à plusieurs interprétations possibles, non sans qu'intervienne la consistance imaginaire propre à chacun.

Ce signifiant « contrer » est insolite dans la bouche de Lacan. Du latin *contra*² (en face de, vis-à-vis de, par opposition à, au contraire de), « contrer » connaît diverses acceptions : s'opposer à, contre-attaquer, riposter à, se prémunir contre etc. Comment l'entendre sur le plan de la

¹ J. Lacan, *La Troisième*, Conférence de Jacques Lacan du 01/11/1974. Document de travail dont les sources principales sont sur le site de Patrick Valas et sur celui de l'E.L.P.

² A. Rey, *Dictionnaire Historique de la langue française*, Le Robert et Dictionnaire *Le Larousse* en ligne.

position de l'analyste dans la direction de la cure ? À l'échelle du social, de la politique³, de la Cité quelle serait cette « mission » dévolue au psychanalyste ?

Il convient donc de distinguer le Réel de la position subjective, du Réel du malaise social.

Le Réel lacanien de la structure du sujet

Lacan a pu énoncer que le Réel est son symptôme⁴. Cette catégorie de l'impossible témoigne de la préoccupation personnelle qui l'anime : l'impossible écriture du rapport sexuel entre un homme et une femme et, plus largement, entre deux êtres sexués. Mais, cet abord du Réel relève surtout, par-delà son symptôme, de sa pratique de la psychanalyse et du discours analytique qui en ressort et qui la vectorise. Ce Réel lacanien se distingue du Réel des sciences fondamentales qui n'obéit pas au même discours, ni ne s'attache au même objet de recherche. Le Réel lacanien constitue l'originalité même de son approche théorique de la psychanalyse. Il en a rendu compte par son retour à Freud : sa relecture de la théorie freudienne des pulsions et de la relation d'objet, son invention de l'objet *a*, sa distinction des diverses jouissances relevant d'autant de bouts de Réel tous corrélés à cet objet, ses avancées sur le versant réel du symptôme etc.

Au fil de son enseignement, Lacan va différencier et conjoindre : d'une part, la dimension du Réel qui échappe à toute saisie dans le Symbolique (donc au signifiant) et à toute représentation dans l'Imaginaire ; d'autre part, le Réel de la constitution du sujet qui présente et écrit ce qui se noue borroméennement entre les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. En soi, cette conception met en valeur comment se met en place la structure subjective du *parlêtre* pour advenir comme sujet divisé, sans omettre ce que mettent en lumière ses travaux sur les ratages de ce nouage pour les structures psychotiques.

Ces divers repérages à partir de la clinique ne forment pas un savoir constitué, figé, puisque ces nouages peuvent connaître certains remaniements dans le processus d'une cure comme dans la vie de chaque *parlêtre* qui n'est pas en analyse. Ce sont des outils conceptuels permettant aux cliniciens de mettre sans relâche au travail l'appréhension du Réel de la clinique du transfert, au cas par cas des situations cliniques rencontrées. Pour chacune, le psychanalyste s'implique par son énonciation et son savoir-faire sur les bases de ce qu'il a entendu et de ce dont il est « averti » par la fin de sa cure à la fois de l'impossible de structure inhérent à la dimension du Réel et de ce qui l'anime du désir du psychanalyste.

Pour autant, le psychanalyste n'est aux prises qu'avec le Réel de chaque analysant dans le transfert. C'est cela qui relève de sa fonction, je ne dirai pas de sa « mission ». Cette dernière n'est pas du même ordre que la « mission » dont parle Lacan à propos du Réel du social. Tout au plus, l'analyste peut-il contribuer à mettre au travail dans la cure avec ses analysants, à l'appui de leurs dires, les effets du Réel social et culturel sur leur structure subjective. Ce n'est évidemment pas seulement un problème de l'analyste immergé dans la clinique de son époque, cela fait partie de la responsabilité du psychanalyste de prendre la mesure des spécificités propres aux discours sociaux de son temps et de leurs effets sur les symptomatologies des *parlêtres* qui s'adressent à lui, en témoignant de leurs souffrances.

³ J. Lacan, « L'inconscient, c'est la politique » dans *La logique du fantasme* (1966-1967), 10/05/1967, document de travail ALI.

⁴ J. Lacan, *Le sinthome* (1975-1976), 13/04/1976, document de travail ALI.

Le Réel de la clinique ne peut se confondre avec le Réel du social, même si ce dernier a des effets sur les subjectivités individuelles, sur l'évolution et la lecture théorique de la clinique

Des interrogations persistent. Je les déploierai selon deux axes.

Le premier à partir de ma clinique. Je ferai l'hypothèse que l'analyste, notamment dans la clinique contemporaine, par la pratique accrue de variantes de la cure ou par le biais des entretiens préliminaires ou encore aux fins de maintenir un cadre analytique qui ne cesse de se dérober - comme je vais le rapporter avec le cas d'une analysante en raison de sa résistance (y compris sous forme de mises en acte) - peut être amené à tenter de « contrer les effets du Réel social ambiant » pour permettre l'entrée dans une cure ou influencer sur la poursuite d'une cure qui court à l'impasse ou à l'échec. Dans ces cas de figure, il pourrait y avoir « de surcroît »⁵ des incidences sur la subjectivité de l'analysant, en particulier un remaniement quant à l'approche de son Réel singulier. Est-ce que malgré tout le terme « contrer » est adapté dans une cure ? Je reste circonspect.

Le second concerne la position du psychanalyste dans la Cité pour « contrer » le Réel du social à une époque de rejet de la psychanalyse, de « fermeture de l'inconscient », à un moment de notre évolution anthropologique où les dimensions de la parole et du langage sont mises à mal par le scientisme et les technosciences au service du Marché. Comment s'y prendre pour « contrer » ce Réel-ci ? Quelle responsabilité pour qu'il y ait du psychanalyste qui soutienne et perpétue la dimension subversive du discours analytique face à un tel Réel ? Comment s'y opposer sans céder sur le désir du psychanalyste ?

**« Contrer » les effets du Réel social à l'échelle de la cure quand il entrave le travail de l'analysant ?*

Précédant l'« Ouverture à la section clinique », Lacan rédige en 1977 une note dans laquelle il écrit ⁶ : « **La clinique psychanalytique, c'est le Réel en tant qu'il est l'impossible à supporter. L'inconscient en est à la fois la voie et la trace par le savoir qu'il constitue : en se faisant un devoir de répudier tout ce qu'implique l'idée de connaissance** ».

Il en ressort trois éléments :

- Le caractère déterminant du Réel, registre qu'il situe au cœur de la clinique psychanalytique. Il en déduit la position de l'analyste immergé dans le transfert en place de sujet supposé savoir et confronté à l'impossible à supporter du Réel propre à chaque analysant.
- Un rappel sensible de la position de Freud qui mettait en garde contre toute interprétation qui s'appuierait sur un savoir de connaissance présumé et préétabli. À cet effet, Lacan différencie le savoir plaqué, théorique de l'analyste, celui de connaissance, du savoir inconscient. Ce dernier, voie et trace du Réel propre à chaque parlêtre, est un savoir émanant des dires d'un analysant, à son insu. Il est troué, car du Réel échappe toujours aux signifiants.

⁵ J. Lacan : « la guérison comme bénéfice de surcroît dans la cure », « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, Seuil, 1966.

⁶ J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar*, n°9, 1977, p. 7-14.

- Lacan en déduit une exigence, un « devoir » propre à la position du psychanalyste de « répudier » ce qui relève de présupposés thoriques pour pouvoir entendre le sujet qui parle dans la cure.

J'illustrerai mon propos par deux notules cliniques.

Katia

Submergée d'angoisse et ne trouvant plus ni la force, ni le discernement pour assumer son premier emploi, Katia consulte initialement dans un état d'effondrement subjectif. Sa profonde dévalorisation est liée à son sentiment de ne pas être à la hauteur de ses idéaux, notamment prouver à ses parents ses capacités d'autonomie. En raison de son malaise persistant et après une longue durée d'entretiens préliminaires, elle débute une analyse et accepte de mettre au travail ce qui la divise comme sujet. Il s'ensuit un long cheminement durant lequel elle mène des études, poursuit un travail et connaît des relations sentimentales tumultueuses ponctuées par des ratages successifs, toutes marquées par la passion d'une dénonciation belliqueuse et systématique, de l'ordre de la répétition, de la domination masculine et du machisme. Elle affiche un féminisme contemporain qui se traduit par une double implication professionnelle et militante contre toutes les discriminations sexistes et sociales, par une position subjective centrée par une toute liberté sexuelle et un farouche égalitarisme.

Pendant un long temps, elle met à mal régulièrement le cadre analytique (actes manqués, annulations intempestives). Ce n'est pas sans engendrer pour son analyste des difficultés pour le maintenir et des inquiétudes sur la façon dont elle se malmène. Les périodes de déferlement d'angoisse et d'infléchissement narcissique vont s'avérer les plus propices pour garder le cap de sa perlaboration. La tendance est à la répétition fracassante et parfois irrespectueuse sous forme d'un bras de fer avec son analyste en place d'Autre avec lequel elle ne cesse de régler ses comptes, mais en réintégrant à chaque fois le dispositif. Il ressort de la répétition de ces scansions un combat acharné contre un père tout-puissant, tyrannique, fortement incestuel, adoré et redouté, avec lequel elle finit toujours par se réconcilier et, de façon quasi-concomitante, la nécessité d'en passer par des moments de régression, de maternage auprès de sa mère, en quête de protection pour la préserver de son père. L'analyste se pose régulièrement la question : quand et comment Katia pourra-t-elle se sortir de cette place d'élection pour se dégager de cette jouissance délétère qui ne cesse d'entraver sa vie amoureuse et professionnelle et sa cure ? Sa jouissance prend appui sur la légitimité d'un discours politique qui nourrit sa vindicte redondante à l'endroit des hommes.

Survient alors un temps de bascule, grâce au travail du discours analytique qui a fait son chemin et qui « soude l'analysant au couple analysant-analyste » pour reprendre les mots de Lacan. Après deux séances où Katia ne peut parler, comme étouffée par sa colère, elle exprime cette fois son refus d'obtempérer à son père qui la sollicite et la culpabilise pour qu'elle réponde en son nom à elle d'une transgression qui lui incombe. Confortée par le « non » de son analyste, une coupure dans la répétition aux exigences immatures de son père se produit, à l'appui de quelques signifiants qui touchent à l'indécence de cette demande paternelle incongrue. À partir de cette séance, elle respecte plus nettement le cadre analytique. Une incise de la loi symbolique de la castration a porté ses fruits, alors que nombre de tentatives avaient jusqu'alors échoué. Il aura fallu ce temps et cette occurrence à Katia pour faire retour sur le commerce incestuel infantile dans lequel elle est immergée avec son père et aussi pour entendre la nécessité de ne plus répondre à ses exigences culpabilisantes. Cette dynamique lui a alors permis de se rendre

compte de la complicité inconsciente persistant entre ses deux parents, séparés pourtant de longue date, et ainsi de la complaisance de sa mère à la maintenir à une place de symptôme de leur conflit conjugal irrésolu.

Un tel cas serait-il si contemporain ? Certes non, mais il est significatif de la manière dont la subjectivité de cette jeune femme névrosée prend appui sur l'actualité des discours sociaux et politiques de son époque pour récuser ou démentir toute forme de castration ... jusqu'au moment de cette coupure. Elle parvient alors à commencer à se dégager de cette place infantile pour engager autrement sa responsabilité de sujet désirant dans sa vie amoureuse et militante. Moins dupe de la logique inconsciente de ses revendications sociopolitiques – sans les renier – concernant la phallogocratie, l'inégalité des sexes, la liberté de choisir son genre, elle devient plus avertie de son déterminisme infantile incestuel et de son retentissement sur sa vie amoureuse. Notamment, elle repère que son désir se porte sur des hommes « machistes », à l'instar de son père, et que la bataille délétère qui s'ensuit et se répète relève d'une aliénation à sa jouissance.

Cette notule clinique est une illustration de la contribution d'un analyste à ce qu'un analysant parvienne à atténuer (« contrer » ?) dans sa cure les effets de son Réel ravageur. Elle met l'accent sur les discours sociaux qui circulent dans le Réel du social ambiant, infiltrant et alimentant la névrose de Katia, son rapport au désir et à la castration, sa souffrance à s'extirper de la demande de l'Autre.

Flore

Depuis quelques années, nombre de jeunes adolescents consultent pour exprimer leur profond malaise quant à leur sexe biologique, leur sexuation, leur rapport au corps, leur orientation sexuelle : « ce n'est pas le bon corps ». Chacun(e) met en avant son ressenti, parfois sa conviction d'être une personne « trans » affublée d'un corps, certes déterminé par un sexe biologique, mais non conforme à leur appartenance psychique à un autre genre. Parmi eux, une petite minorité se débat avec une problématique psychotique. La grande majorité concerne des filles. C'est le cas de Flore. Après un temps où elle taisait sa souffrance, elle parvient à la dire à ses parents. Elle leur demande de la prénommer du prénom masculin qu'elle s'est choisi, comme le font déjà ses amis qui ont tout de suite légitimé son sentiment. Connectée à de nombreux réseaux sociaux fréquentés par les adolescents, Flore adopte le signifiant « trans » - partagé, reconnu par ses congénères, érigé en signifiant d'un combat contre toute discrimination de genre - pour accréditer sa différence, sa singularité, son identité de genre. Affolés, ses parents l'incitent à consulter.

Je ne mettrai l'accent que sur un des premiers entretiens, au moment où je relève une redondance de lettres entre le prénom de son auto-nomination, celui de sa naissance et un autre qui circule dans sa filiation. Cette relance du praticien a incontestablement induit une dynamique transférentielle au long cours à l'adresse d'un sujet supposé savoir. Elle l'a mise au travail de sa question « trans ». Cette dernière est devenue une modalité contemporaine d'interroger le Réel du non-rapport sexuel par une mise en tension de la dialectique sexe/genre à l'échelle de la loi de la castration.

Dans de tels cas, il en va de la responsabilité du psychanalyste de tenir une position éthique qui permette à chacun de ces « ados » de prendre le temps d'explorer et de mettre au travail son savoir inconscient. S'agit-il d'une façon de « contrer » les conséquences du Réel du social ambiant sur le Réel qui relève de la subjectivité de Flore ? Quoi qu'il en soit, l'analyste sera

vigilant à « répudier » ses préjugés moraux, ses présupposés théoriques, ses réponses stéréotypées. La visée est de ne pas lui faire courir le risque de figer ses élaborations et de favoriser ses certitudes susceptibles de l'entraîner, **avant sa majorité**, à recourir à des solutions radicales de médication hormonale et/ou de chirurgie rectificatrice de transition. L'expérience prouve que ces sujets, une fois inscrits dans une relation transférentielle, laissent tomber pour la plupart ces recours. Cependant, quelques-uns, une fois majeurs, iront plus loin, ne manquant pas de nous interroger sur les énigmes de leur structure clinique et de leur rapport à la sexualité.

**Comment le psychanalyste peut-il « contrer » les effets du Réel social dans la Cité ?*

Lors de son allocution d'*Ouverture de la section clinique* du 05/01/1977, Lacan commence par définir la clinique psychanalytique sur « la base » de « ce qu'on dit dans une psychanalyse » et conclut ainsi son propos : « Je ne suis pas chaud-chaud ce soir pour dire que quand on fait de la psychanalyse on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de **l'abus**. On fait comme si on savait quelque chose. Il n'est pourtant **pas si sûr que ça que l'hypothèse de l'inconscient ait plus de poids que l'existence du langage** [...] Je propose que la section qui s'intitule à Vincennes « de la clinique psychanalytique » soit une façon d'interroger le psychanalyste, de le presser de déclarer ses raisons ». Son propos rappelle aux analystes une position d'humilité et la nécessité qui revient à chacun de « déclarer ses raisons » de se soutenir de cette hypothèse dans sa pratique de la cure.

Dans un monde où l'hégémonie des technosciences au service du Marché induit une inflation scientiste qui forclôt le sujet, la castration de la langue et l'inconscient freudien, comment se positionner pour continuer à faire entendre le discours analytique, ses effets de subversion, dans la ronde et le brouhaha des discours sociaux dominants qui la rejettent ou la considèrent obsolète ?

Récemment, j'ai participé à un débat entre deux analystes de renom. L'un préconisait de ne plus adopter un langage psychanalytique abscons pouvant heurter des citoyens, des féministes dont des femmes psychanalystes femmes. À force de se référer au phallus, à la fonction paternelle ou encore au Réel lacanien, on courrait le risque de ne plus être entendus et discrédités. L'autre adoptait un point de vue contraire, freudien, stipulant qu'il ne fallait pas lâcher sur les mots des concepts de la psychanalyse.

En réponse à cette controverse, j'avancerai qu'effectivement on ne peut céder ou remettre en cause les nominations de nos concepts qu'à l'épreuve de notre pratique clinique. À chaque analyste revient la responsabilité de son énonciation à l'échelle de la transmission de sa discipline dans la cure comme dans le social. Mais, on ne peut écarter le risque de disparition du discours analytique si on en vient nous-mêmes à le désespérer. Cela ne délivre pas de la nécessité de pouvoir en rendre compte dans un enseignement, un débat interdisciplinaire, une concertation en matière de politique de soins psychiques, un positionnement professionnel en institution, un article en des termes les plus audibles possibles. Encore faut-il être entendus ?

Sans reprendre le vocable « mission » un peu trop messianique, je différencie : le positionnement subjectif du psychanalyste « averti » par sa cure, la position du psychanalyste dans sa pratique, sa position dans la Cité (à l'échelle de l'extension). Pour cette dernière, il est indispensable, d'échanger avec des professionnels d'autres disciplines pour enrichir nos abords de la clinique et notre lecture du Réel du social. Il est également essentiel de n'agir sur un plan

politique qu'au titre de citoyen, un parmi les autres, quand bien même ce citoyen est un sujet devenu psychanalyste, donc pétri par les découvertes et enseignements tirés de son travail d'analyse, à savoir la dimension de l'inconscient et la place du Réel dans ce qui le détermine.

Pourquoi se demander « A quel impossible sommes-nous encore tenus ? »

Dans *La Troisième*, Lacan indique nommément que la psychanalyse, n'est pas un symptôme social, rappelant qu'il n'y a pas « de véritable société fondée sur le discours analytique ».

Pourquoi se demander si, à notre époque, nous serions encore tenus par la dimension du Réel ? Serait-ce supposer qu'il tend à disparaître du fait des effets progressifs et incontestables du numérique sur notre rapport à la parole et au langage ? Ces derniers sont-ils vraiment en train de se modifier au point de gommer ce qui relève de l'énonciation, de la castration et du Réel propre à chaque langue, pour ne plus laisser place qu'à des énoncés gélifiant des savoirs de connaissance présumés scientifiques, accrédités par le discours universitaire (typiquement les acronymes diagnostiques en vogue dans la clinique psychiatrique : « TDAH », « TND » etc.) et au service des jouissances individuelles ? Les transformations et modalités de notre Réel contemporain rendraient-elles obsolètes leur invariance qui spécifie notre condition humaine ? Anticipons-nous notre transformation en humanoïdes ?

Le Réel est une catégorie lacanienne qui se veut anidéologique et atemporelle. Il serait navrant que des psychanalystes ne fassent plus le pari de l'« abus ». Ce serait emboîter le pas à des scientifiques adeptes du transhumanisme, au point d'oublier que dans leur fonction ils ont affaire à la pérennité des manifestations du Réel des névrosés (symptôme et autres formations de l'inconscient) et des manifestations dans le Réel (phénomènes élémentaires, mises en acte, délire, hypochondrie vraie etc.) des psychotiques, même si les modalités de leur expression évoluent selon les époques et les cultures. Les psychanalystes ont encore et toujours à s'en tenir à l'impossible et donc au Réel, le leur, celui de leurs patients, non sans subir l'influence des effets du Réel social dans lequel ils sont immergés. Leur fonction est de faire coupure plutôt que « contrer » ces derniers, car il n'y a pas de négociation possible avec le Réel. Il est capital pour qu'il y ait du psychanalyste, quelles que soient les conjonctures historiques et sociales, de ne pas céder sur son désir.